Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 9 (1952)

Heft: 2

Artikel: Poètes et grammairiens : recherche sur la tradition scolaire d'explication des auteurs

Autor: Berchem, Denis van

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-10693

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Poètes et grammairiens

Recherche sur la tradition scolaire d'explication des auteurs

Par Denis van Berchem, Genève

Du commentaire virgilien de Donat, nous avons conservé la dédicace, sous forme de lettre, la vie de Virgile et l'introduction aux Bucoliques. Vie et introduction nous sont présentées comme les éléments obligés de la préparation à la lecture d'un auteur: *quoniam de auctore summatim diximus, de ipso carmine iam dicendum est, quod bifariam tractari solet, id est ante opus et in ipso opere: ante opus titulus, causa, intentio ...; in ipso opere ... numerus, ordo, explanatio*[1]. Sous la rubrique *titulus*, Donat place, outre la justification du choix par l'auteur de son titre, la discussion éventuelle de l'authenticité de l'ouvrage. La rubrique *causa* embrasse, elle aussi, deux questions: 1. l'origine du genre poétique auquel appartient l'ouvrage envisagé, et nous avons alors un aperçu historique, un «aition»; 2. les raisons qui ont incité l'auteur à pratiquer ce genre de préférence à d'autres. Cette deuxième question nous semble en rapport étroit avec celle qui fait l'objet de la troisième rubrique, *intentio*, le but du poète. Quand Donat considère les Bucoliques au double point de vue du *numerus* et de l'*ordo*, on voit bien, puisqu'à cet égard le recueil des églogues ne pose aucun problème, qu'il s'acquitte d'une formalité. C'est à l'*explanatio*, aujourd'hui perdue, qu'il réserve toute sa sollicitude.

En abordant de la sorte son auteur, Donat observe visiblement un schéma traditionnel. Les termes qu'il emploie (*tractari solet*) suffisent à le prouver. Ce schéma reparaît, à peine modifié, chez Servius: *in exponendis auctoribus haec consideranda sunt: poetae vita, titulus operis, qualitas carminis, scribentis intentio, numerus librorum, ordo librorum, explanatio*[2]. A en juger par la façon dont il la développe, la notion de *qualitas*, chez Servius, ne diffère pas essentiellement de celle de *causa* qui occupe, chez Donat, une place correspondante. Les aspects caractéristiques d'un genre poétique n'apparaissent en effet que dans la perspective historique des œuvres qui le représentent. L'intérêt du préambule de Servius est de nous montrer l'application de ce schéma à l'épopée de Virgile. Ici encore, comme ni le nombre des livres de l'Enéide, ni leur succession n'ont jamais donné lieu au moindre doute, le développement des points *numerus* et *ordo* trahit l'application mécanique d'un schéma qui n'a pas été spécialement conçu pour Virgile.

Ce schéma reçu et observé par Donat et par Servius, d'où vient-il ? Notre premier vœu serait de pouvoir remonter dans la succession chronologique des commentaires de Virgile. Donat ne dit-il pas lui-même, dans sa lettre à Munatius, qu'il a puisé

---

[1] *Vitae Vergilianae* ed. Brummer (Leipzig 1912) p. 11.
[2] Ibid. p. 68; Serv. *In Aen.* Thilo (Leipzig 1881) p. 1.

la matière de son ouvrage dans des commentaires antérieurs (*inspectis fere omnibus ante me qui in Vergilii opere calluerunt*)? Mais tous ces commentaires se sont perdus, et s'il nous arrive de recueillir, ici ou là, par bribes, des observations attribuées à Hygin, Cornutus, Probus ou Asper, nous ne saurons jamais comment ces auteurs s'y étaient pris pour introduire leur ouvrage. La perte ne serait pas grave si, à défaut de commentaires latins sur Virgile, nous disposions de commentaires grecs sur Homère. En effet, de même que la science grammaticale des Latins est une adaptation de celle des Grecs, les commentaires virgiliens reflétaient, eux aussi, dans une large mesure, les commentaires consacrés aux œuvres correspondantes d'Homère, d'Hésiode, d'Apollonius et de Théocrite[3]. Il y a donc toutes les chances pour que le schéma, adapté d'une façon un peu artificielle aux œuvres de Virgile, ait été appliqué, bien avant Donat et Servius, à ses modèles. Malheureusement, du côté grec, la situation est pour nous moins favorable encore que du côté latin. A part les scholies, qui sont des extraits de commentaires et qui, par conséquent, ne comportent pas d'introduction, nous n'avons de complet que les seuls commentaires d'Eustathe, du XIIe siècle après J.-C.

Considérons néanmoins le préambule du commentaire de l'Iliade. Après un éloge prolixe d'Homère, source de tout savoir et de toute éloquence, et des indications sur le but et la méthode d'Eustathe, nous découvrons[4]

a) une définition de la poésie en général, de l'épopée en particulier;

b) des données biographiques sur Homère;

c) un jugement sur la valeur comparée de l'Iliade et de l'Odyssée, une justification de leur titre et du but du poète. Eustathe se défend de vouloir reproduire en détail les introductions plus développées de ses prédécesseurs[5], si bien qu'il n'en retient le plus souvent que des têtes de chapitre. Si nous comparons son préambule à celui de Donat, nous voyons qu'ils s'accordent pour faire une place à la vie du poète, d'une part, pour traiter d'autre part du titre et du but de ses ouvrages. L'«aition» littéraire que Donat faisait figurer sous la rubrique *causa* est absorbé, chez Eustathe, dans les considérations générales sur la poésie. Quant au nombre et à l'ordre des chants homériques, l'évêque byzantin ne paraît pas avoir jugé utile de s'y arrêter. Ainsi le schéma de Donat et de Servius apparaît-il tronqué chez Eustathe.

Faut-il désespérer de lui trouver des équivalents plus exacts? Non, si nous consentons à sortir momentanément du domaine de la poésie. Il revient en effet, sous une forme presque identique, chez les rhéteurs[6]. Dans un petit ouvrage d'introduction à la lecture du *Περὶ ἰδεῶν* d'Hermogène, dû vraisemblablement à un certain

---

[3] Voir les observations d'Ed. Fraenkel, dans JRS 39 (1949) 151 ss., sur l'Editio Harvardiana de Servius.

[4] Ed. Stallbaum I (Leipzig 1827) 3, 1. 38 ss.

[5] Ibid. p. 3, 1. 11: *ὅσα μὲν οὖν ἐκ προθύρων οἱ σοφοὶ τῆς Ἰλιάδος προγράφουσιν, ἐξ ἐκείνων ἀναλεκτέον*; cf. p. 4, 1. 35 et alibi.

[6] Egalement chez les commentateurs byzantins d'Aristote, d'après Brinkmann, dans Rh. Mus. 61 (1906) 117. L'application généralisée du schéma étant suffisamment démontrée, nous avons renoncé à en poursuivre toutes les apparitions.

Phoibammon (Ve–VIe siècle)[7], il est fait allusion à l'étude préalable (*προθεωρία*) par laquelle débutait habituellement l'explication d'un livre, «surtout lorsque ce livre intéressait un art»[8]. Les points à envisager sont les suivants: *σκοπός* (Donat, *intentio*), *χρήσιμον*, *τίς ἡ ἐπιγραφή* (*titulus* 1), *εἰ γνήσιον* (*titulus* 2), *τίς ἡ τάξις τῆς ἀναγνώσεως* (*ordo*), *ἡ εἰς τὰ μέρη τομή* (*numerus*). Le traité le plus célèbre et le plus étudié du même Hermogène est le *Περὶ στάσεων*. Nous possédons, souvent sous forme anonyme et dans des manuscrits tardifs, des introductions au *Περὶ στάσεων*[9]. Nous y trouvons le même schéma, avec quelques variantes, et nous observons que ce schéma y constitue le point 3 d'un plan plus vaste, ainsi ordonné:

1. considérations générales sur la rhétorique;
2. biographie d'Hermogène;
3. caractères particuliers de son traité.

Les variantes résident: (a) dans l'ordre des rubriques; (b) dans l'introduction d'une rubrique supplémentaire, *ἐπὶ ποῖον εἶδος τῆς ῥητορικῆς ἀνάγεται*[10], où nous retrouvons la *qualitas* de Servius. Un aperçu de l'histoire de la rhétorique (Donat, *causa* 1) est donné en principe dans la première partie de l'introduction.

Si nous rapprochons maintenant le plan général observé par les rhéteurs byzantins[11] du plan des grammairiens, tel qu'il résulte de la combinaison d'Eustathe avec Donat et Servius, nous distinguons aussitôt le parallélisme de la construction: *τέχνη*, *τεχνίτης*, *ἔργον*, chez les premiers; *poesis*, *poeta*, *poema*, chez les seconds. Ce que nous découvrons là, c'est l'application, dans les commentaires de basse époque, du fameux plan tripartite dont Quintilien a donné, en latin, la formule la plus compréhensive: *rhetorica sic, ut opinor, optime dividetur, ut de arte, de artifice, de opere dicamus*[12]. Répandu dès l'époque hellénistique (on sait qu'il régissait l'écrit de Néoptolème, qui est à la base de l'Art poétique d'Horace)[13], il a servi de cadre à quantité d'ouvrages, non seulement de rhétorique ou de poésie, mais aussi de philosophie, de médecine, de jurisprudence, d'architecture, etc. E. Norden qui, le premier, en signala l'emploi dans un certain nombre de traités didactiques, l'a qualifié de «schéma isagogique»[14]. Nous voyons désormais qu'il n'a pas été réservé à cette seule catégorie d'ouvrages, et que, des traités consacrés à chaque art particulier, il a passé tout naturellement aux commentaires inspirés par le produit de ces arts.

Si le schéma, dans son ensemble, est hellénistique, il y a une forte présomption

---

[7] *Syriani quae fertur in Hermog. Περὶ ἰδεῶν praefatio*, ed. Rabe (Leipzig 1913) 108 ss. Cf. Stegemann, dans RE XX col. 329 ss. s. v. *Phoibammon*.

[8] *ἐπὶ παντὸς βιβλίου, μάλιστα τεχνικοῦ*.

[9] H. Rabe, *Aus Rhetoren-Handschriften*, dans Rh. Mus. 64 (1909) 539 ss.

[10] *Rhetores Graeci*, ed. Walz, IV p. 35; VII p. 17 et 572.

[11] Sopatros, dans *Rhet. Gr.* ed. Walz, V p. 3: *τρεῖς μέν εἰσιν αἱ περὶ παντὸς πράγματος ζητήσεις, τίς ἡ τέχνη καὶ τίς ὁ τεχνίτης καὶ πῶς τὸ ἔργον αὐτῆς ἐργασώμεθα*.

[12] *Inst. Orat.* II 14, 5.

[13] Ch. Jensen, *Philodemos Über die Gedichte V* (Berlin 1923) 103 ss.

[14] *Die Composition und Litteraturgattung der Horazischen Epistula ad Pisones*, dans Hermes 40 (1905) 481.

pour que les subdivisions de son point 3 remontent à la même époque, et pour que les diverses questions traitées par Donat et par Servius, relativement à l'*opus*, aient été débattues, dans le même ordre, par les grammairiens grecs de qui les Latins tenaient leurs méthodes. Une présomption seulement, puisque nous n'avons pas de commentaire assez ancien pour transformer notre hypothèse en certitude. Mais d'autres considérations vont, croyons-nous, en accuser la vraisemblance.

Nous sommes en droit de nous demander, en effet, à quelle époque ces questions ont commencé d'être formulées systématiquement à l'égard des poètes. Traitant du point *numerus*, si superflu, à première vue, lorsqu'il s'agit de l'Enéide, Servius consigne une réflexion qui mène sur la voie des inventeurs de la méthode: *de numero librorum nulla hic quaestio est, licet in aliis inveniatur auctoribus; nam Plautum alii dicunt unam et viginti fabulas scripsisse, alii quadraginta, alii centum*[15]. Le problème de l'identification des pièces authentiques de Plaute a occupé plusieurs générations de grammairiens latins, jusqu'à ce que Varron en ait fixé définitivement le nombre à 21[16]. Mais Varron et ses prédécesseurs n'ont fait que reproduire, à propos du comique latin, le travail de classement accompli, pour les poètes dramatiques grecs, par les premiers bibliothécaires du Musée d'Alexandrie. On sait qu'aux côtés de Zénodote, qui s'était voué à Homère et aux auteurs d'épopées, Alexandre l'Etolien s'occupait des tragiques et Lycophron des comiques. Etendue à tous les écrivains de la littérature grecque, cette entreprise collective a fourni la matière du gigantesque répertoire de Callimaque, les fameux *Πίνακες*[17]. On y trouvait, pour chaque auteur, une notice biographique et la liste de ses ouvrages, rangés par genres. Les questions relatives à l'authenticité, au nombre des livres et à leur succession rationnelle s'y voyaient ainsi résolues. Appliqué à Homère, cet effort de révision n'a pas été sans effet: c'est alors que fut arrêtée définitivement la division de l'Iliade et de l'Odyssée en 24 chants[18]. Quelques-uns des plus vieux papyrus de l'Iliade, dont un papyrus genevois, l'ignorent encore, et la tradition attribue à Zénodote la désignation des chants par les lettres de l'alphabet.

L'œuvre de Zénodote, pour l'établissement du texte homérique, a été poursuivie à Alexandrie par les grands grammairiens qui lui ont succédé à la tête du Musée, Aristophane de Byzance, et surtout Aristarque. Toutefois, ce n'est pas d'Alexandrie que les Romains ont reçu leur initiation à l'étude des textes, mais de l'école rivale de Pergame. Suétone attribue à Cratès de Mallos la révélation à Rome d'une

---

[15] *In Aen.* ed. Thilo p. 4.

[16] Gell., *Noct. Att.* III 3; cf. Schanz-Hosius, *Gesch. der röm. Literatur* I (Munich 1927) 57.

[17] *Callimachus*, ed. Pfeiffer I (Oxford 1949) 344; cf. Regenbogen, dans RE XX col. 1420 ss. s. v. *Πίναξ*.

[18] Wilamowitz-Moellendorff, *Die Ilias und Homer* (Berlin 1916) 32; V. Bérard, *Intr. à l'Odyssée*, t. III (Paris 1925) 125; P. Mazon, *Intr. à l'Iliade* (Paris 1942) 139. En dernier lieu, W. Lameere, dans Scriptorium 5 (1951) 177.

discipline dont, avant lui, Livius Andronicus et Ennius n'avaient donné qu'une idée très imparfaite: *Primus igitur, quantum opinamur, studium grammaticae in urbem intulit Crates Mallotes, Aristarchi aequalis, qui missus ad senatum ab Attalo rege inter secundum ac tertium Punicum bellum sub ipsam Enni mortem, cum regione Palati prolapsus in cloacae foramen crus fregisset, per omne legationis simul et valetudinis tempus plurimas acroasis subinde fecit assidueque disseruit, ac nostris exemplo fuit ad imitandum*[19]. La rivalité entre les écoles de Pergame et d'Alexandrie s'est manifestée d'une façon si bruyante qu'on est porté à prêter à chacune une tradition indépendante et des méthodes inconciliables. Mais si l'on regarde les choses de près, on s'aperçoit que l'école de Pergame étant d'un siècle plus jeune que celle d'Alexandrie, le conflit n'a pu éclater qu'entre le fondateur de la première, Cratès, et son contemporain Aristarque, leurs disciples respectifs épousant naturellement la cause des deux maîtres. Or, si Aristarque était, de par ses fonctions, l'héritier de Zénodote, il n'en a pas moins observé, à l'égard des travaux de son prédécesseur, une attitude extrêmement critique. Les scholies nous ont conservé plusieurs exemples de ses jugements désobligeants[20], et nous savons, grâce au traité d'Aristonicos sur les signes critiques d'Aristarque[21], qu'il avait imaginé un signe particulier pour dénoncer les condamnations prononcées par Zénodote, à tort selon lui, contre certains vers d'Homère.

Sur la base d'une notice peu claire de Suidas, on a imaginé, pendant un temps, que Cratès avait donné lui-même une édition des poèmes homériques en neuf livres. Cette hypothèse n'est plus retenue aujourd'hui[22]: le chiffre de neuf s'appliquerait à un commentaire indépendant du texte. Que Cratès ait pris parti pour ou contre la division adoptée par Zénodote, il s'est nécessairement exprimé sur ce point. Or un des premiers effets, notés par Suétone, de son enseignement à Rome a précisément été la division en livres des plus vieux poèmes de la littérature latine: ... *C. Octavius Lampadio Naevi Punicum bellum ... quod uno volumine et continenti scriptura expositum divisit in septem libros*[23]. Beaucoup moins préoccupé de l'établissement que de l'interprétation des textes poétiques, mais hostile par ailleurs à Aristarque et par conséquent aux éditions récentes de l'école alexandrine, Cratès aura pris pour base de ses travaux la plus ancienne édition critique d'Homère, celle de Zénodote, assumant du même coup le soin de la défendre contre la critique de ses détracteurs. On voit ainsi se dessiner une tradition hybride qui, enjambant les frontières, va d'Alexandrie à Pergame et de Pergame à Rome.

Ce que Cratès communiqua aux Romains, ce fut une méthode d'explication des auteurs; à son exemple, on se mit à lire et à commenter non seulement les

---

[19] *De gramm. et rhet.* 2, 1, ed. Robinson.

[20] Christ-Schmid, *Gesch. der griech. Literatur* I 1 (Munich 1920) 259.

[21] *Scholia graeca in Homeri Iliadem*, ed. Dindorf, t. I (Oxford 1875) p. 1; cf. les *excerpta de notis criticis*, ibid. p. XLII ss.

[22] W. Kroll, dans RE XI col. 1635 s. v. *Krates*; cf. F. Susemihl, *Gesch. der griech. Literatur in der Alexandrinerzeit* t. II (Leipzig 1892) 10.

[23] *De gramm. et rhet.* 2, 2. Il en alla de même, vraisemblablement, de l'*Odissia* de Livius Andronicus: Schanz-Hosius, op. cit. 46.

poètes grecs inscrits au programme des écoles hellénistiques, mais aussi des poètes latins[24]. On sait la place prépondérante qu'occupait, dans l'enseignement, l'interprétation des textes littéraires. L'école stoïcienne de Pergame, comme aussi celle de Rhodes qui lui succéda, s'est caractérisée par ses préoccupations pédagogiques[25]; elle joue dans l'antiquité gréco-latine un rôle comparable à celui des collèges de Jésuites dans les temps modernes. Ce fut elle qui, s'inspirant des vues de Chrysippe et de Diogène le Babylonien, codifia la grammaire de la langue grecque, dont les catégories, à peine modifiées, se sont perpétuées jusqu'à nos jours. K. Barwick a démontré que la première grammaire latine, antérieure aux travaux de Varron et de Remmius Palémon, n'était que l'application au latin de la grammaire de Pergame[26]. Le schéma donatien, avec son ordonnance rigide, semble bien refléter, lui aussi, l'esprit des maîtres pergaméniens, leur souci de classification à des fins pédagogiques et pratiques plutôt que scientifiques. Ce même esprit rend compte de quelques-unes des rubriques du schéma: l'énoncé de la *qualitas*, par exemple, qui procède de la distinction des trois styles, chère aux stoïciens[27]; et celui de l'*intentio*, qui implique la notion d'utilité[28]. Alors qu'Aristote ne reconnaît à la poésie d'autre fin que la *ψυχαγωγία*, le plaisir de l'esprit, d'autres théoriciens, reprenant à leur compte une idée de Platon, y ont ajouté l'instruction du lecteur, la *διδασκαλία*. La valeur didactique de la poésie a été l'objet d'une durable controverse, dont maint écho nous est parvenu. Les négations d'un Eratosthène[29] ou d'un Philodème[30] mettent en relief la foi inaltérable de leurs adversaires dans le savoir encyclopédique d'Homère et de sa descendance. Au premier rang de ceux qui, commentant les textes, y découvraient, sous la forme d'allégories, une explication du monde, ont figuré précisément Cratès et son école[31]. La vertu éducative des œuvres poétiques est un dogme qui, par l'intermédiaire de Pergame et de Rhodes[32], s'est imposé aussi aux Romains.

---

[24] Suet., op. cit. 2, 2: *hactenus tamen imitati, ut carmina parum adhuc divulgata vel defunctorum amicorum vel si quorum aliorum probassent diligentius retractarent ac legendo commentandoque etiam ceteris nota facerent.*

[25] H. I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* (Paris 1948) 229.

[26] *Remmius Palaemon und die römische Ars grammatica*, dans Philologus, suppl. XV 2 (1922) 108 ss. 229 ss.

[27] G. L. Hendrickson, *The Origin and Meaning of the ancient Characters of Style*, dans AJP 26 (1905) 249. Les styles dans l'enseignement de Cratès: Sext. Emp. *Adv. Math.* I 248; cf. Accius, fr. 13 Morel; Varro, dans Gell. *Noct. Att.* VI 14, 6 et Serv. *In Aen.* ed. Thilo p. 4: *scimus enim tria esse genera dicendi, humile medium grandiloquum.*

[28] Le *χρήσιμον* est mentionné, nous l'avons vu, à côté du *σκοπός*, dans la «protheoria» des traités de rhétorique. Nous n'en avons jusqu'ici rencontré qu'un exemple en latin, dans le commentaire de Perse donné par un manuscrit florentin du XIIIe siècle: *in principio huius libri octo sunt videnda:* I *de vita auctoris;* II *de causa suscepti operis;* III *quae materia operis;* IV *quae intentio auctoris;* V *quae utilitas;* VI *cui parti philosophiae subiiciatur;* VII *quis libri titulus;* VIII *quis modus legendi* (O. Jahn, *A. Persii Flacci satirarum liber* [Leipzig 1843] 238; cf. C. Marchesi, *Gli scoliasti di Persio*, dans Riv. fil. 39 [1911] et 40 [1912]).

[29] Strab. I 7.

[30] Ch. Jensen, op. cit. 108 ss.

[31] Strab. III 157; cf. F. Wehrli, *Zur Geschichte der allegorischen Deutung Homers im Altertum* (Diss. Bâle 1928).

[32] J. Morr, *Poseidonios von Rhodos über Dichtung und Redekunst*, dans Wien. Stud. 45 (1926/27) 47.

Dans le même chapitre du *De grammaticis* où il relate le séjour de Cratès à Rome, Suétone montre comment la lecture et l'explication des poètes, dont il avait donné l'exemple, fut pratiquée après lui, de génération en génération, selon des règles transmises de maître à élève. Dans cette filiation, il mentionne, entre autres, le nom de Valérius Caton, qui fut le guide et l'animateur de l'école littéraire dite des «neoteroi». Revenant plus loin sur la carrière de ce personnage, Suétone cite quelques-uns des vers qui ont couru sur son compte, et dans lesquels nous nous croyons en droit de découvrir la confirmation de l'existence à Rome de cette tradition scolaire dont nous avons essayé de saisir l'origine. L'enseignement de Valérius Caton, qui éveilla tant de vocations poétiques, réside en effet dans la lecture expliquée;

Cato grammaticus, Latina Siren
qui solus legit ac facit poetas[33];

et lorsque Furius Bibaculus conclut une épigramme consacrée à son maître par cet hendécasyllabe

En cor Zenodoti, en iecur Cratetis,

il est hors de doute, à nos yeux, qu'il nomme les deux savants dont l'autorité était le plus souvent invoquée par Valérius Caton.

Ce n'est pas notre propos d'écrire l'histoire des études de lettres à Rome. Quiconque l'entreprendra devra désormais tenir compte de l'habitude, prise à une date plus haute qu'on ne le soupçonnait jusqu'ici, d'introduire un commentaire par des considérations du genre de celles que nous trouvons chez Donat et chez Servius. Dans son ouvrage classique sur la biographie gréco-romaine[34], F. Leo a déjà signalé les emprunts réciproques qu'ont pu se faire, dès l'époque hellénistique, les philologues et les compilateurs de «vies» d'hommes célèbres. La biographie de Virgile en est un bon exemple, qui se lisait aussi bien chez des grammairiens comme Probus et Donat que chez l'historien Suétone. Mais d'autres chapitres de la «protheoria» ont fait l'objet d'un traitement indépendant, ou nourri des recueils: il en va ainsi, tout particulièrement, de celui que Donat intitule *causa* et Servius *qualitas*[35]. La définition et l'histoire des genres poétiques ont été exposées, entre autres, par Accius et par Varron, dont les ouvrages, s'ils nous étaient parvenus, révéleraient sans doute nombre d'emprunts aux auteurs de commentaires. Nous avons un exemple rudimentaire d'un tel recueil dans le troisième livre de l'*Ars grammatica* de Diomède[36]. Il en va, il est vrai, de ces aperçus techniques, comme des biographies ou de l'interprétation proprement dite: alors que les textes, auxquels les grammairiens appliquent leur érudition, sont reproduits avec un

[33] *De gramm.* 11. Dans l'emploi des mots *lesen* et *Vorlesung* appliqués aux cours universitaires, l'allemand garde le souvenir du rôle prépondérant qu'a longtemps joué, dans l'enseignement, l'explication des textes.
[34] *Die griech.-röm. Biographie* (Leipzig 1901).
[35] Du côté grec, nous songeons aux Prolegomena *Περὶ κωμῳδίας*, cf. G. Kaibel, dans Abh. Gött., N. F. 2, No 4, 1898.
[36] *Gramm. lat.*, ed. Keil, t. I p. 482 ss.

souci évident de fidélité, les commentaires, en revanche, constamment retravaillés, se chargent, au cours des âges, de toutes sortes de scolies qui finissent par défigurer ou par éliminer les observations originales[37]. Une comparaison entre le *De poematibus* de Diomède d'une part, les scoliastes de Virgile ou de Perse d'autre part[38], fera néanmoins apparaître l'interdépendance de ces deux types d'ouvrages, qui ont coexisté à Rome dès le début du travail philologique.

Telle est du moins la conclusion à laquelle nous sommes parvenus, au terme d'une recherche qui ne saurait passer pour exhaustive. Nous ne méconnaissons pas la part de l'hypothèse dans les pages qui précèdent. Si toutefois nous avons pris le parti de les publier, c'est avec l'espoir d'attirer à nouveau l'attention sur l'importance du travail qui s'accomplissait entre les quatre murs de l'école du *grammaticus*. Puisque tout homme cultivé allait y recevoir sa première formation, il est impossible que la production littéraire ne se soit pas ressentie de l'esprit et des méthodes qui y étaient en honneur. Impressionnés par les relations, historiquement attestées, d'un Philodème ou d'un Siron avec quelques-uns des premiers écrivains latins, certains savants modernes en sont venus à donner une importance exagérée à ce qu'ils ont baptisé «l'école épicurienne de Naples». Ils ont ainsi contribué à obscurcir le rayonnement de l'enseignement de Cratès et de la tradition pergaménienne. Le plus intéressant, dans ce qui nous est resté de la Poétique de Philodème, ce sont les opinions de ses adversaires stoïciens, que l'ami de Pison cite pour les réfuter assez pauvrement. A les serrer de près, on y découvrira, croyons-nous, l'explication doctrinale des principaux caractères de la poésie latine, dont un ouvrage récent a illustré, sans en donner la clé, la singulière analogie avec la poésie pure française[39]. La valeur prépondérante attribuée au choix et à l'assemblage des sons et des mots, qui inspira le grief de Cicéron à l'adresse des «neoteroi», *vocibus magis quam rebus inserviunt*[40], ne procède-t-elle pas de cette constatation d'un successeur de Cratès, «qu'un poème est bon, lorsque les mots y sont combinés de façon à réjouir l'oreille et à couler harmonieusement, tout en formulant expressivement la pensée»[41]? Le moins stoïcien des poètes de Rome, Lucrèce, a donné, dans quelques-unes des pages les plus brillantes du *De rerum natura*, plusieurs exemples de l'exégèse des mythes pratiquée par les disciples du Portique. Pourquoi, ont demandé les philologues[42], ces développements contraires à l'orthodoxie épi-

[37] Le commentaire virgilien de Probus en est un exemple, qui ne conserve vraisemblablement plus, du Bérytien, qu'un nom prestigieux.

[38] Pour la satire, *GLK* I p. 485 et O. Jahn, op. cit. 241; pour la poésie bucolique, *GLK* I p. 486 et les introductions de Donat et de Servius.

[39] E. Howald, *Das Wesen der lateinischen Dichtung* (Zurich 1948).

[40] *Or.* 68.

[41] Ch. Jensen, op. cit. 59: *ἡ μὲν τοίνυν ἀρετὴν λέγουσα ποιήματος, ὅταν σύνθεσις ᾖ τέρπουσα τὴν ἀκοὴν ἢ καλῶς φερομένη καὶ τὴν διάνοιαν κεκρατημένως ἐκφέρουσα.* Cf. l'importance attribuée par Cratès à l'effet sonore des mots (ibid. 49, *τὴν ἐπιφαινομένην αὐτῇ τῇ συνθέσει φωνήν*) et au témoignage de l'oreille (ibid. 53 *μαρτυρούσης τῆς ἀκοῆς*) et les exigences d'expressivité et de brièveté formulées par d'autres (ibid. 13 et 61).

[42] F. Cumont, dans Rev. de phil. 44 (1920) 229; J. Perret, dans Rev. Etud. Lat. 13 (1935) 332; P. Boyancé, ibid. 19 (1941) 147.

curienne ? Nous sommes tentés d'y voir l'effet d'un enseignement traditionnel, dont Lucrèce a, comme les autres, subi l'empreinte.

C'est toutefois dans l'Enéide que nous croyons le mieux saisir l'application faite par un auteur à son propre poème du procédé d'analyse dont de tardifs commentateurs nous ont conservé la recette. Si l'on envisage en effet les diverses rubriques du schéma donatien, on doit convenir que Virgile a créé son ouvrage en fonction même des notions qu'elles impliquent. Le titre, dérivé du nom du personnage qui fait l'unité du poème, annonce une épopée héroïque. Pour interdire toute contestation sur l'identité de l'auteur, Virgile avait conçu primitivement les quatre vers du «prooemium», qui relient l'Enéide aux Géorgiques, comme les derniers vers des Géorgiques les relient au recueil des Bucoliques[43]. Nourri de la lecture des épopées antérieures, grecques et latines, dont le souvenir transparaît à tout instant dans ses vers, Virgile s'est astreint, plus rigoureusement qu'aucun de ses devanciers, à observer la dignité de style propre au genre. Il obéit, en écrivant, à des intentions déterminées, que Servius résume à l'excès comme suit: *Homerum imitari et Augustum laudare a parentibus*; la portée morale de son œuvre est cependant indéniable. Contrairement à ce qui s'est produit pour les poèmes homériques, la division en douze livres a préexisté dans l'esprit de Virgile, qui a réparti à l'avance sa matière de façon à donner à chaque livre sa physionomie particulière. Enfin, conscient du fait que le Chant V constitue le début véritable de l'Odyssée, il a choisi de présenter son héros en pleine action, dans une tempête semblable à celle qui jeta Ulysse sur le rivage des Phéaciens, s'autorisant de l'exemple d'Homère pour différer le récit des circonstances initiales du voyage[44].

---

[43] Rev. Etud. Lat. 20 (1942) 69.

[44] Les remarques de Servius sont caractéristiques des débats auxquels, d'Homère à Virgile, ce type de composition donnait lieu dans les écoles gréco-latines: *ordo quoque manifestus est, licet quidam superflue dicant secundum primum esse, tertium secundum, et primum tertium, ideo quia primo Ilium concidit, post erravit Aeneas, inde ad Didonis regna pervenit, nescientes hanc esse artem poeticam, ut a mediis incipientes per narrationem prima reddamus et non numquam futura praeoccupemus, ut per vaticinationem* (ed. Thilo, p. 4).